

A quarante-huit ans et une semaine, Prudence Poivert commençait une nouvelle vie. En passant la porte du bureau du juge pour la dernière fois, elle comprit qu'une page se tournait. Après ce rendez-vous avec celui qui, aujourd'hui, devenait son ex-mari, Prudence serait une femme divorcée.

Elle l'aperçut au milieu de la pièce cêrusée, décorée de diplômes encadrés, et voulut l'étrangler ! Non seulement il l'avait trompée avec une de ses étudiantes, mais en plus, il l'avait poussée à faire une procédure à l'amiable. Usant de son charme, de sa sympathie naturelle, de leurs souvenirs enchanteurs – aux quatre coins du monde –, l'ordure était parvenue à la convaincre de venir déposer l'autographe qui lui rendrait sa liberté, après vingt-huit années de vie commune.

Résolue, Prudence avait mené des négociations habiles. Résultat : rente mensuelle considérable. Acquisition de la voiture du couple – une collection, la 2 CV jaune mimosa de 1979. Et obtention de la maison de famille de Supplicity-sur-l'Isle – classée parmi les plus belles maisons de Gironde. D'après les dires de son infidèle de mari, ponte en archéologie, une sublime demeure logée au cœur de la campagne française. Sans y avoir jamais mis les pieds, Prudence le crut sur parole et accepta le deal. Peut-

être commettait-elle une erreur ? Une de plus ! Après tout, monsieur le docteur en archéologie n'était-il pas le roi des fourbes ? Un sale menteur. Un être indigne de confiance, dont l'unique sort acceptable serait d'être enfermé dans un sac et jeté à la Garonne !

— Madame Mercado, désormais à nouveau madame Poivert, nous n'attendions plus que vous !

Le juge Landrin lui adressa un grand sourire et l'invita à s'asseoir. Le crâne dégarni, les joues creuses, le nez pointu et les yeux aux cernes violacés, le magistrat trentenaire possédait un faciès peu flatteur. Sa bonhomie et son sens de l'écoute comblaient, en grande largeur, ses disgrâces physiques qui ne le préoccupaient guère.

Il observa, un instant, les Mercado. À ses yeux, un couple charmant. Aventuriers, ils avaient parcouru le monde pour faire avancer la science de l'humanité. Totalement dévouée à la vocation de son époux, Prudence avait traversé les cinq continents pour le soutenir. Quant à Arthur, épaulé par une femme brillante, il avait fait une découverte majeure.

Quel gâchis de voir des personnages si romanesques finir dans son bureau à cause d'une sordide histoire d'adultère ! Maudite crise de la cinquantaine. S'enfuir avec une étudiante de vingt-cinq ans sa cadette, quel vieux cliché ! Cliché qui rendait le docteur Mercado moins admirable du coup, contrairement à Prudence. Là, le magistrat louait sa grandeur d'âme. Sa loyauté. Sa sagesse d'avoir accepté un divorce à l'amiable. Le grand professeur de cinquante ans, replet, moustachu, aux larges lunettes et toujours vêtu de son complet marron en velours, ne méritait pas une dame comme elle.

Toutes ces réflexions, le juge Landrin les garda pour lui – mais il s'avouait une nette préférence pour sa chère madame Poivert.

— Prenez place ! Les documents sont prêts. Il ne reste plus qu'à mettre fin à la procédure.

L'universitaire tendit la chaise à sa femme afin qu'elle s'assoie. À son tour, il s'installa à ses côtés. Prudence portait sa fragrance préférée. L'effluve réveilla en lui une vague de nostalgie. Ils avaient vécu mille péripéties. Presque mille vies. Elle fut son grand amour, celle qui l'inspira, le soutint, le façonna. D'un étudiant bouton-neux aux cheveux gras, souffrant d'un léger embonpoint, il devint un chercheur admiré et craint. Il lui devait la découverte qui le rendit célèbre et le plaça parmi les meilleurs archéologues du monde.

Il toussa. Il lui fallait se ressaisir. Depuis deux ans, il vivait une romance avec son étudiante de cinquième année, Bénédicte Goin. D'une beauté insolente, elle le considérait comme un héros, contrairement à Prudence.

Une fois les papiers paraphés et signés, ils se séparèrent sans un regard. Le juge eut droit à un sourire radieux de la jeune divorcée et, du docteur Mercado, à un hochement de tête en signe d'adieu. La nouvelle célibataire ouvrit la porte et quitta, soulagée, le bureau du magistrat.

Au bout du couloir, la maîtresse de son ex-mari patientait, appuyée contre l'ascenseur. Prudence bifurqua à gauche pour rejoindre l'escalier. Un ascenseur ne méritait pas l'effort hypocrite d'un salut à la garce qui lui avait volé son compagnon.

En refermant la porte du bureau, l'ex-conjoint volage vit Prudence opter pour la fuite. Rien d'étonnant, elle possédait un caractère entier. Tempérament qui lui avait valu pas mal de problèmes, mais également profusion de bons moments.

Sincère, impulsive, curieuse et dotée d'une joie de vivre qu'elle communiquait avec générosité, Prudence

Poivert parvenait à combler de bonheur la vie des gens les plus moroses – et à pourrir la vie des personnes les plus toxiques. On ne reconnaissait son accent du Sud-Ouest que dans les moments d'intense excitation ou de sourde colère. Prudence ne supportait pas l'injustice. Avec l'âge, ce caractère prenait de l'ampleur. Certains jours, elle rêvait de vivre coupée du monde, tel l'ermite Emilian devenu saint Émilion, religieux qui se retira dans la caverne d'un rocher. Elle avait repéré une grotte troglodyte qui lui faisait envie, non loin de Rouffignac. Le jour où elle n'en pourrait plus, elle s'y réfugierait.

Arthur Mercado sourit en repensant à son histoire de caverne. Il devait se rendre à l'évidence. Tout ce qui, hier, semblait irritable à l'archéologue, exaspérant, insupportable, lui paraissait aujourd'hui charmant, délicieux, et il, n'osait le dire : irrésistible. Bon sang, Prudence lui manquait !

Il la regarda s'engouffrer dans la cage d'escalier. Que Prudence était belle. Ses cheveux coupés au carré, couleur châtain caramel, la rendaient moderne. Son visage ovale, illuminé par de grands yeux verts en amande, expressifs et curieux, troublait toujours autant les hommes. Son corps harmonieux était ferme et musclé. Son allure gracieuse et son air enjoué l'envoûtaient toujours autant.

Du haut de son mètre soixante-cinq, il la trouvait sublime !

En arrivant à Supplicity-sur-l'Isle, village girondin de deux mille deux cent sept âmes, Prudence Poivert fut instantanément charmée. Située dans l'arrière-pays bordelais, la bourgade, sculptée dans la falaise, possédait un cachet unique. Ruelles lisses en calcaire. Maisons en pierre de taille. Toitures en tuiles du canal. Volets en bois avec serrures à espagnolette.

Particularité des lieux : tous les chemins de l'hypercentre convergeaient vers l'édifice central : l'église classique Saint-Martin. Les amateurs du Moyen Âge avaient restauré ses peintures, mettant en exergue la flamboyance des couleurs dont étaient friands les gens d'une époque qu'on associe à l'obscurantisme.

Le cœur du village battait au rythme de ses commerces. La boulangerie artisanale Bellinoy. Le boucher charcutier Dupin. La cave de Paulin et son vin bio, local, raisonné et raisonnable. Le Bar de l'Estuaire, écrasé d'un auvent rayé bleu et blanc. Les Petites Mains, boutique de vêtements garantis « créations françaises en coton biologique ». Un Carrefour Market. Le salon de coiffure Chez Jeannette. La pharmacie Rosette. Le buraliste Trichet. Un centre médical aux plaques rutilantes indiquant un médecin généraliste, un dentiste, deux infirmières et un ophtalmologiste. La librairie Katlyn. L'agence inté-

rim At Work. L'agence immobilière Gratien. Les assurances SGDR.

Supplicity-sur-l'Isle s'étendait sur les deux rives de la tumultueuse Garonne. Un pont en pierre, dit le pont de l'Estus, reliait les berges. Longeant le fleuve, la route Amélia-Hilarie desservait la partie nord, dite la rive droite. Les quartiers de la Lamproie et de la Pibale se partageaient des lotissements de maisons standardisées où logeaient commerçants et ouvriers des usines de Supplicity. La longue voie du Carrelet permettait aux habitants du coin d'atteindre la zone industrielle en vingt minutes.

Sur la rive gauche – au sud du fleuve – se déployaient les faubourgs huppés : Le Nouaïsson, Le Ripassou et La Pinardière. Les propriétaires fortunés rejoignaient le centre du village par la nouvelle artère Victor-Hugo fraîchement goudronnée. Le château Gravis dominait les vallons de vignes. À l'ouest, la rue d'Espagnet menait aux quelques fermes perdues dans le coin du « Bouchon-Vaseux ».

À l'est du village, au-delà du ponceau du Canal, on s'enfonçait dans la vallée de la Garonne. Connue sous le nom de Palud du Marronnage, les locaux la désignaient parfois comme « les marais de la Liberté ». Liberté, tout un symbole pour Prudence Poivert qui devenait, huit mois après le divorce, l'heureuse propriétaire d'une résidence au cœur du Palud, « offerte » par son ex-époux.

Après avoir stationné la 2 CV jaune dans la cour à gravillons devant la maison, elle quitta le véhicule pour découvrir les lieux. Prudence s'émerveilla devant le mur pignon. La façade en moellons d'époque. Les fenêtres à huit carreaux, aux huisseries peintes en beige. Les panneaux photovoltaïques orientés au sud. Le récupérateur d'eau de pluie enfoui près du potager. La toiture végé-

tale. La pompe à chaleur et le triple vitrage. Elle croisa les bras et constata que rien n'avait été oublié pour rendre cette demeure d'époque écologique et idyllique !

Elle entra et tomba sous le charme des 98 mètres carrés de surface au sol recouvert d'un parquet verni. D'une décoration intérieure luxueuse et cosy – style « campagne chic » –, d'une vaste salle à manger. D'une cuisine américaine ouverte et moderne. D'un salon pensé avec goût. À l'étage, une immense salle de bains, deux chambres et un large dressing l'enchantèrent. À l'extérieur, un jardin aménagé de 600 mètres carrés avec piscine. Un garage couvert construit à l'écart. Le tout, entouré d'une palissade en teck suffisamment haute pour garantir l'intimité finit de la séduire. Le portail électrique, totalement sécurisé par une alarme, offrait même la possibilité d'ajouter une caméra à l'entrée, reliée à un visiophone intérieur. Information que Prudence enregistra, mais qui pour elle n'avait aucune utilité. Une petite merveille !

En posant ses valises, elle soupira. Enfin, elle quittait l'agitation d'une ville comme Bordeaux pour le repos d'un village de Gironde. Y avait-il meilleur endroit pour se sentir en sécurité qu'à Supplicity-sur-l'Isle ?

Les deux pieds sur son nouveau parquet, elle ne regrettait pas son choix lors des négociations avec Arthur Mercado. Monsieur son ex-mari avait du goût, un sens acéré de l'écoresponsabilité et une étrange propension au « tout-sécuritaire ».

Elle laissa ses bagages en plan et se dirigea, le pas léger, vers sa pièce de prédilection. Dans la cuisine, elle sourit un peu bêtement. Cet endroit ressemblait au paradis. Elle en fit le tour, la main posée sur chaque meuble. Un piano de cuisson somptueux. Un immense réfrigérateur multi-

portes à air ventilé. Une hotte aspirante. Un plan de travail stratifié en merisier.

Elle possédait mille ustensiles : des plats, des casseroles, des gadgets, des robots. Tout ce que l'on pouvait voir dans la cuisine d'un restaurant. On y retrouvait toutes les formes. Toutes les matières. De la céramique à la fonte. De l'inox à l'acier. Du fouet électrique au robot cuiseur multifonctions.

Elle consulta sa montre. 9 heures 30. Elle savait qu'aujourd'hui on était vendredi. Elle se précipita dans l'entrée et saisit un panier à provisions en osier « countryside ». Le rangement des valises attendrait. Elle avait plus important à faire : le marché et sa foison de produits locaux. Priorité de sa première journée à Supplicity : remplir le frigo avec du bio !

Elle récupéra les clés de la deudeuche quand elle aperçut son reflet dans le miroir de l'entrée. Machinalement, elle remit une mèche de cheveux en place. Cette baraque n'était-elle pas trop grande pour elle ? La femme divorcée. Abandonnée. Seule au monde.

Son enthousiasme s'effondra. Elle sentait qu'elle allait s'ennuyer ferme à Supplicity. Quelle mouche l'avait piquée, de négocier la maison de campagne ? Prudence se mit à se lamenter et à maugréer.

Ici, aucun bruit de circulation. Pas de trains ni de trams. Pas de sirènes hurlantes. Adieu vacarme citadin. Tumulte urbain.

Le chant des oiseaux et le bruit du vent dans les arbres allaient vite avoir raison de sa bonne humeur !

Vers 14 heures, Prudence déprima. Déjà ! Elle avait occupé sa matinée à ranger provisions et autres achats du marché. Depuis, l'ennui la submergeait. Elle chercha à s'occuper. Elle parcourut les blogs des grands voyageurs. Très vite, ça l'assomma. Elle prit un abonnement pour la chaîne Voyage et tenta de calmer le fourmillement dans ses jambes. Là encore, fiasco. Les images télévisées ne remplaceront jamais les odeurs, l'énergie du réel et ces rencontres qui nous font nous sentir appartenir à une humanité.

À défaut d'être divertie, elle dégringolait dans la nostalgie. Elle adorait déguster les épices. Utiliser les gestes pour se faire comprendre. Ressentir la chaleur du soleil et la caresse d'une brise. Respirer les effluves d'un café trop corsé. Souiller ses chaussures dans la poussière. Se réveiller sous un ciel étranger avec la sensation d'avoir toujours vécu là.

Après deux heures de visionnage intensif d'un trekking au Groenland – sa sœur y vivait depuis six mois –, elle capitula. Affalée dans son fauteuil Cottage aux motifs à fleurs, elle fixa le plafond, à la recherche d'une solution. Afin de déclencher une fulgurance, elle se leva et commença à faire les cent pas. Elle s'immobilisa derrière une fenêtre et souleva les rideaux. Bon sang ! Ne vivait-

elle pas à la campagne ? Elle avait ramassé un prospectus sous sa porte, en arrivant, et l'avait posé sur le comptoir de la cuisine. Elle s'y précipita.

« Sur la rive gauche de Supplicity-sur-l'Isle, venez découvrir le chef-d'œuvre hydraulique du canal de Garonne : l'écluse du Léoguille. Impossible de passer à côté ! Promenades pédestres ou équestres en forêt et sur les berges. Circuits débutants ou experts. »

Aujourd'hui, Prudence Poivert tuera sa neurasthénie soudaine devant un ouvrage fluvial. Bottes en plastique vert – qu'elle s'était achetées lors de la grande crue au Venezuela. Jean brut de marque. Pull effet fourrure bleu nuit. Doudoune noire sans manches. Paire de gants gris. Sac kaki à bandoulière. Et l'excitante sensation de partir à l'aventure. Enfin !

*

À l'approche du bois du canal, elle remarqua une zone de parking. Aïe ! On était à mille lieues des photos du prospectus. Elle espérait que l'endroit avait gardé un aspect sauvage. Réticente, elle enfila sa besace en bandoulière en râlant. Direction : l'entrée du parc.

Une première partie, aménagée de sentiers plats, accueillait les familles avec enfants et poussettes. Le reste du bois se voulait sans entretien, indompté, touffu et envahi de fougères et de lichen sur les arbres. La forêt dégageait l'odeur d'un sol détrempe par l'averse matinale de ce mois de septembre.

Aux anges, Prudence s'enfonça dans la nature. Elle y perdit toute notion de temps. Pendant presque une heure

et demie, elle chemina, çà et là, quand elle repéra, du haut d'un talus, le fameux canal et son écluse.

L'ouvrage d'art, perfectionné par Léonard de Vinci, semblait à l'abandon. Érigés en 1844 – comme inscrit sur la plaque descriptive de l'entrée du parc –, les portes, la maçonnerie et les ponts-canaux se dissimulaient sous d'affreux graffitis. Un peu déçue, la randonneuse hésita à poursuivre. Trop bétonné. Trop austère. Trop insipide.

Tous les sentiers menaient à l'écluse, elle devait faire demi-tour. Elle rebroussa chemin pour rejoindre le bois. Son pied dérapa sur les amas de boue d'une pente. Par réflexe, elle agrippa un pauvre frêne des deux bras pour éviter la chute. Son autre pied, en raison de ce foutu phénomène de gravité, se déroba à son tour. La joue plaquée contre l'écorce, la presque quasi-quinqua ne parvenait pas à se redresser. Maudites bottes en plastique !

Elle plia les genoux. Geste malheureux ! Elle se mit à patiner, comme une dératée, sans savoir comment s'arrêter. Elle trouva un équilibre en remontant les fesses à l'horizontale, mais resta coincée. Position affligeante.

Pourtant, il lui fallait bouger. Elle remua une jambe. Les lois de la physique poursuivirent leurs œuvres. Ses bras glissèrent inexorablement le long du tronc. Elle accéléra le mouvement des pieds. Un monceau d'argile se détacha, entraînant dans sa chute une Prudence essoufflée. Elle atterrit, le fessier le premier, dans une flaque boueuse et vaseuse. À deux centimètres du bord le plus déclive de la berge.

Tartinée de gadoue jusqu'au cou, elle pesta, les bras en l'air. Le liquide poisseux semblait se frayer un chemin sous la toile de jean de son pantalon. Pourquoi avait-elle choisi de vivre à la campagne ? Mouillée, crasseuse et collante,

elle fit quelques pas. Splotch! Splotch! Cambrousse de merde! Jamais plus elle ne foutrait les pieds dans ce bois!

N'ayant plus le choix, elle devait rattraper le sentier nord pour rejoindre le parking. Il lui fallait longer le canal et franchir l'écluse. Hors de question qu'on l'aperçoive dans cet état! Elle avançait avec lenteur, émettant des grognements à chaque pas. Un silence dérangeant régnait. Le vent charriait des relents d'humus, de pollens, de terre et de... fer. Une troublante odeur métallique.

Prudence se raidit. Il lui semblait avoir aperçu une forme derrière le pont-canal en aval.

Elle plissa les yeux, cherchant à améliorer sa vue. Une acuité visuelle de dix dixièmes à chaque œil ne faisait pas tout. Rien! Il devait s'agir de bois flottés. Prudence hallucinait. Après tout, elle venait de se prendre le gadin du siècle. Elle se concentra sur son retour au bercail et se remit en route. Elle fit quelques pas et se figea.

Il y avait bien une masse, là-bas, cognant contre les portes du sas de l'écluse. Prudence se dressa sur la pointe des pieds et tendit le cou. Ce qu'elle vit lui glaça le sang.

Sans réfléchir, elle partit en courant.

Ce qu'elle avait pris pour du bois flotté était, en réalité, un individu retourné sur le ventre. Sa tête rebondissait contre les portes du sas au gré des mouvements de l'eau de l'écluse.

Par réflexe, elle s'agenouilla sur la berge et tendit la main vers lui. Prudence possédait de bonnes notions de secourisme. Elle se dit, presque naïvement, qu'elle pourrait faire quelque chose – oubliant même qu'elle était couverte de boue et de feuillages. Elle se pencha, mais stoppa son geste.

À une telle proximité du corps, elle sut qu'elle ne pouvait plus rien faire. Horrifiée, elle bascula en arrière et retomba sur les fesses. Devant elle, le visage d'un homme émergea de l'eau de l'écluse teintée de rouge. Prudence posa une main sur sa bouche pour étouffer un cri.

Au prix d'un douloureux effort, elle se releva. Sans attendre, elle fouilla sa besace. Son téléphone portable, vite! Elle composa le 17. Une opératrice répondit. Prudence tenta d'être concise et de ne rien oublier :

— ... un homme, plus de trente ans, se trouve dans l'écluse du Léoguille. Il flotte... sans vie. Il y a du sang partout! C'est épouvantable, épouvantable, répéta Prudence, bouleversée.

— Des plaies apparentes, Madame ?

— Je ne vois rien. Mains devenues bleues comme ses lèvres. Il porte un costume sur mesure et un bracelet en or sur lequel on peut lire : AG, détailla le témoin novice.

Prudence tenta d'être claire dans ses explications. Elle précisa les lieux, décrivit les environs et raconta les circonstances de sa découverte. Elle fit de son mieux. Précision. Efficacité. Sang-froid. Elle se débrouillait bien, malgré le choc et la terreur. L'opératrice la remercia et expliqua que les secours étaient en route.

Prudence en avait vu, des horreurs, lors de ses voyages, mais un cadavre en France, c'était une première. Elle raccrocha, remit le téléphone dans la besace et posa son regard sur le jeune homme. Elle l'examina sous tous les angles. Réflexe d'une ex-femme d'archéologue, sûrement ! Elle avait même l'impression qu'Arthur allait débarquer avec ses gants blancs et ses sacs en plastique.

Elle jeta un coup d'œil aux environs. Atmosphère étrange. Tout y était immobile. Serein. Elle retourna sur ses pas à la recherche d'indices. Elle ne trouva rien. Elle décida de traverser le pont de l'écluse jusqu'à l'autre rive pour examiner les lieux sous un nouvel angle. Elle nota la position du corps et observa les alentours. Pas le moindre élément. Aucun effet personnel, seulement un dernier smartphone de la marque Apple, flambant neuf, posé sur la berge. Elle s'en approcha et posa un genou à terre. Là encore, pas de tache. Ni de trace d'impacts. Ni d'égratignures. Une brise se leva, transportant une désagréable odeur rance et acide. Odeur caractéristique d'un contenu gastro-intestinal.

Prudence se retourna vers les berges. Puis vers le bois. À nouveau, vers l'écluse. Il n'y avait qu'un chemin possible. Tous les sentiers du bois menaient ici. Le reste n'était que forêt et eaux du canal. Eaux du canal et forêt.

Prudence se mit à réfléchir aux circonstances. Il existait maintes possibilités. Meurtre ou suicide ? Disputes amicales, voire familiales ? Règlement de comptes ? Et pourquoi pas un accident ? Une chute mortelle ? Une noyade ? Et si c'était un homicide ? Qui choisirait un endroit touristique pour commettre un crime ? Un psychopathe ? Un pervers ? Où pouvait-il bien être, à cette heure-ci ? S'agissait-il d'un habitant de Supplicity ?

Elle se gratta la tête. Quelque chose la chiffonnait. Pourtant, impossible de mettre le doigt dessus.

Tout à coup, elle entendit, au loin, l'arrivée des secours à grands coups de sirènes. Les renforts débarquaient.

Elle décida de rejoindre la berge opposée. Elle franchit le pont-canal quand elle buta sur un objet métallique. Elle se baissa. Elle venait de trébucher sur un bracelet de breloques en forme de crocodile. Elle râla. Quand est-ce que les gens comprendraient que leurs déchets finissent toujours par revenir dans leurs assiettes ?

Pendant la prise en charge des équipes scientifiques, qui dura une vingtaine de minutes, Prudence patienta, témoin unique, droite comme un I. Les gendarmes et les experts travaillaient avec acharnement. La victime, Antonin Gravis, le dentiste de Supplicity – d'après un médecin légiste –, serait morte depuis quelques heures seulement. Une enquête fut ouverte sans attendre.

Le capitaine Hasis dirigeait les investigations. Elles commençaient par l'interrogatoire d'une certaine Prudence Poivert.

— Magnifique journée ! Il faut profiter des derniers jours de l'été. L'automne arrive vite chez nous. Merci pour votre patience, madame Poivert.

— Ce n'est rien !

L'officier lui sourit et lui tendit la main :

— Capitaine Farid Hasis, gendarmerie nationale. J'ai deux ou trois questions à vous poser. Eu égard à la situation présente, on ne peut se passer de telles formalités.

Elle lui serra la main et opina.

— Que souhaitez-vous savoir, Capitaine ?